

Le comte de Gobineau et la naissance de l'âme franco-iranienne !

Pierre DORTIGUIER*

Pierre Dortiguiet, professeur de philosophie, admissible à l'agrégation, consultant à l'IRIB

Résumé : Tout visiteur de l'Iran contemporain y note l'intérêt constant porté à l'œuvre littéraire du comte de Gobineau (1816-1882), appréciée par les raffinés de tout temps, et tenue ; au contraire, en mépris par nos gens qui se refusent à en prendre connaissance pour des raisons idéologiques, -dont la relation privilégiée avec son contemporain à peine plus âgé, Richard Wagner (1813-1883) n'est pas des moindres¹.-Gobineau, qui fut diplomate après la reprise des relations franco-iraniennes consécutives à la Paix de Paris consacrant la défaite de la Russie en Crimée et l'appétit franco-britannique ainsi encouragé en Eurasie par l'exclusion de la puissance chrétienne orthodoxe, de la Méditerranée, a révélé non seulement la « Perse » d'alors à ses compatriotes, mais fait de ses observations la matière de ses nouvelles asiatiques, un miroir où s'est reconnue l'âme iranienne, composant ainsi, à la façon d'un démiurge ou du sculpteur qu'il était -et très doué- une âme franco-iranienne.

Mots clés : Gobineau, Eurasie, Iran, franco-iranien, clarté française, conte, nouvelle.

1. Introduction : De la Perse à l'Iran, le cheminement littéraire de Gobineau

Il est un défaut de mes compatriotes, relevé par toute l'Europe savante et ce depuis l'âge classique, que le Français juge avant de connaître ou d'expérimenter, comme par une précipitation de la volonté. Notre philosophe national -« qui se trompe trop souvent sur

* dortiguiet@hotmail.com

¹ Ni l'admiration que lui porta le roi de Bavière : « il a dû être un homme d'un grand mérite et d'une incomparable grandeur » lettre de Louis II du 26 novembre 1883 (R. Wagner et Louis II de Bavière, *Lettres 1864-1883*, Paris, Plon 1960, introduction et choix par Blandine Ollivier, p. 483.

les faits¹ » sauf dans les choses de l'esprit, -l'a ainsi expliqué par une trop grande dimension naturelle de la volonté et une limite tout aussi naturelle de l'entendement. Chacun est ainsi cartésien en affirmant avec l'élégance ample de Bossuet (1627-1704) orateur sacré, que « *le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet* ». (*Traité De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, 1836, chapitre premier, p.55).

La machine de l'esprit ainsi dérégulée dans sa structure, doit être perpétuellement remontée comme une montre nécessite un mécanisme d'échappement ; est-ce que l'âme française recherche et trouve dans la conversation, dans laquelle les paroles sont si rapides que la pensée a peine à s'y reposer ou fixer, autre chose qu'un divertissement, mais plutôt un frein social à sa précipitation ou fougue individuelle ?

Ce trait d'irréalisme français amuse l'auteur des *Lettres Persanes*, Montesquieu (1689-1755) qui s'amuse de l'ignorance jointe à la curiosité trop vive pour être durable, des salons parisiens, et de leurs imitateurs provinciaux. Ce dernier terme de province dit, comme on le suppose, après le dictionnaire de *Littré*, par son origine « latine », toute région qui a été vaincue (vincta) et donc occupée, soumise à Rome, et ici à la mode de la Rome française qu'est Paris, capitale d'un Empire et reine des salons.

Un second Bordelais est passé de la Perse rêvée et allégorisée, et au moins connue des Français par les récits de voyageurs et auquel il faut joindre l'effort d'instruction et de pieuse et édifiante séduction de l'ordre des Jésuites dans leurs Collèges français et européens pour susciter des missions en Asie, - à l'Iran, dont il revendiquait le nom, le disant aux Français plus véridique, populaire et ancien que celui de Perse, répondant à son « âme de peuple » ; et qu'il imposa jusqu'à en convaincre -le paradoxe n'est point trop grand- l'auteur du décret du Nawrouz de 1936.

Cela s'est déroulé en trois étapes, dont deux nous intéressent peu ici, en littérature : l'anthropologique, qui est celle son monumental *Essai sur l'Inégalité*, et l'historique sur *l'Histoire des Perses* en deux tomes, aucunement réédité sauf en Allemagne bien sûr en livre de poche, et qui appréciait la synthèse que l'intellectualisme français trouve lourd, en réalité peu adaptée à la préciosité sensuelle d'une nation grande par des œuvres, et pourtant peu encline à visiter le musée des pensées fortes ou des hautes idées. Il suffit qu'elles soient claires, même inexacts. Quel musicien a pu bâtir une œuvre parisienne sur de la mythologie ou une fresque religieuse ? Wagner vécut un temps à Paris mais n'aimait point l'esprit mondain dominé par le plaisir rapide des hommes du jour ! Quelle place y faire à l'étude des grands caractères de la Perse, et néanmoins ce Français illustre peu lu de ses descendants a fait mieux que connaître l'âme iranienne, il a créé une âme franco-iranienne en lui offrant le génie de sa langue : il était un titan. Et il n'y eut pas de Jupiter parisien pour le foudroyer et l'empêcher d'accéder à l'Olympe !

C'est dans son œuvre littéraire proprement dite, goûtée des esprits raffinés, faite de contes, -et qui aura fait de lui le second Voltaire des Lettres ! - de nouvelles, de correspondance, et de rapports diplomatiques que nous découvrons une âme française

¹ Ce que dit, avec raison, en 1768, Voltaire de Montesquieu. : « *Montesquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement ; il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne.* » in *Dialogues et Entretiens philosophiques*, « cf. *Œuvres complètes* de Voltaire, tome XXXII, Paris chez Antoine Augustin Renouard, 1819, p 214, « ,<en ligne, 4obre 2013, <http://books.google.fr/books> Voltaire est dans ce même dialogue XXIV intitulé *Premier Dialogue sur Hobbes, Grotius et Montesquieu* très sévère envers les erreurs islamophobes, dirions-nous, de Montesquieu sur la visite de la Perse par Chardin, et sur le noble Coran p.219, 222 et 223.

insufflant son enthousiasme à l'iranienne. Aussi la prendrons nous comme substance de notre brève étude sur le legs principal de Gobineau qu'est la mise en valeur de l'âme ou vitalité de l'Iran, entendue comme matière sublime, par la clarté et la précision de la forme française.

2. *Nouvelles Asiatiques*/ signification de l'Asie et de l'Eurasie

Il y a un recueil de *Nouvelles Asiatiques* dont nous extrayons la *Guerre des Turcomans*, et sa nouveauté est indiscutable, au point que les esprits les plus rebelles par leur hérissément devant le concept anthropologique de race, développé éminemment par Emmanuel Kant (1724 -1804) et peu apprécié des Français moins unis entre eux que leurs voisins, se laissent prendre au charme de la brièveté et du goût qui entoure chaque personnage ; ceux-ci semblent sortis de contes médiévaux et ne dépareraient parmi les héros nationaux des autres Européens et surtout des Français fort individualistes, possédés, le dit Gobineau, de l'« instinct révolutionnaire¹ ». C'est le relief des caractères féminins et l'absolu de leur volonté de se sacrifier, d'aimer et de tromper quiconque s'oppose à leur fidélité qui a quelque chose de romanesque ; aucune longueur, dans ces récits, mais une brièveté qui repousse l'ennui, et semble un discours tenu dans une société aristocratique dont l'idéal traverse les révolutions françaises, quitte à le rendre plus pâle, et cependant attirant pour l'adolescence et les nostalgiques d'une jeunesse agressive et exigeante autant qu'ignorante, et prématurément égoïste.

L'on peut ainsi remarquer ce que l'artifice littéraire a de puissance illusoire, quand des figures croquées sur le vif dans les séjours en « Perse », à dos de cheval, dans des marches harassantes de caravanes, ou dans les haltes d'un caravansérail où les langues traduisent l'échauffement des esprits, ont leur degré de réalité orienté et maîtrisé par une forme étrangère. Celle-ci ne gêne point la perception, mais au contraire, l'aiguise, de façon à rendre chaque vie intemporelle, tout comme en littérature classique, d'imitation grecque, *Les Caractères* de La Bruyère, après ceux d'un « antique » Théophraste, traduit, du reste, au Grand Siècle de Louis XIV par le premier.

Pendant plusieurs années, l'on entendait à Paris et dans les académies provinciales, des esthéticiens déclamer, avec le ton d'un Marx des Conservatoires, contre le réalisme bourgeois—incluant la finesse d'un Salvador Dali, expert en dessin miniature—et l'imagination romantique productrice d'un Orient imaginaire ; le mot de fantasme qui semblait être le seul que connussent ces attardés de la contestation déniait toute valeur aux vues artistiques de l'étranger, et jetait la littérature des Flandin², des Gobineau, des Loti, et des Tharaud, ces quatre noms d'amants de l'Iran et d'adversaires du colonialisme

¹ « Entre l'Océan et les Alpes, les imaginations s'agitent dans le brouillard d'une illusion permanente », ainsi débute ce pamphlet de Gobineau, qui précise que "quel que soit le motif ou le prétexte, l'instinct est le même, c'est de détruire de fond en comble". » « Or l'instinct révolutionnaire dans les temps modernes existe parmi les nations autres que la nation française seulement à l'état sporadique » (Comte de Gobineau, *Ce qui se passe en Asie et l'instinct révolutionnaire en France*, Les Cahiers Libres, Paris 1928, 88 p., p. 69, 85, 86.

² *Voyage en Perse de MM. Eugène Flandin, peintre et Pascal Coste architecte attachés à l'Ambassade de France en Perse pendant les années 1840 et 1841 entrepris par l'ordre de M. le Ministre des Affaires Étrangères d'après les instructions données par l'Institut*, Paris, Gide et Baudry, 1851, <en ligne, 4 octobre 2013, <http://books.google.fr/books?>>

Pour Loti, et son *Vers Ispahan*, voir l'article du Dr. ph. Mohammad-Jawad Kamali, *Une étude de l'image de L'Iran et des Iraniens chez Pierre Loti*, Bulletin de l'Association Internationale des Amis de Pierre Loti, n° 26 Juillet 2012 <en ligne, 4 octobre http://kamali.mshdiau.ac.ir/article_f_7.pdf>

Cf. Jérôme et Jean Tharaud, de l'Académie française, *Vieille Perse et Jeune Iran*, Paris, Plon. 1947.

cultivé par l'âge des Lumières, aux oubliettes. Qu'est-ce qui causait cette fureur éteinte seulement par le manque d'intérêt particulier aux choses, que les écrivains russes popularisèrent sous le nom de nihilisme ? Le caractère éternel qui s'attachait aux personnages, lesquels n'étaient plus le décor d'un lieu, mais un type passionnel, inaccessible à toute politique et saisissable par une religion, qu'elle soit de l'art ou de la mystique, et qui voit en toute créature un ange maladroit, un oiseau cormoran à la façon restituée par Baudelaire, plus élevé que son sort, mais méritant ce dernier, impuissant à s'en défaire, sauf par le sacrifice ! Gobineau qui voulut être, très jeune, musulman, et resta attaché à l'idée d'ordre du Christianisme catholique, mais sans des superstitions inutiles, -bref un protestant sans le savoir – admirait dans l'Iran la capacité d'un pays plein de Dieu, selon son mot, qu'il ne retrouvait plus dans son pays natal, qu'il soit une Normandie imaginaire, ou une Guyenne, la région du Bordelais, plus réelle et toujours marquée de la présence chevaleresque anglaise, même abîmée et anéantie par des trafiquants d'esclaves avec leurs tentacules antillaises et africaines.

L'Iran fut alors pour l'auteur des *Nouvelles Asiatiques*, « le pays pur », celui où le sang même altéré était celui des tribus batailleuses et honorables, et c'est dans ce terme là qu'il puisait la signification contestée mais dont la fausseté n'a jamais été démontrée, d'« Aryan ». Comme à chaque fois, homme ou femme, la vérité du genre dépasse ou traverse la vicissitude des espèces. L'auteur se voit aussi modeste, inconstant, amoureux de la foi, et exalté par le beau, le sublime plutôt, qu'il jugeait avec raison inférieure au premier, plus divin, que ses personnages crayonnés, aperçus sous le ciel iranien, dans les diverses tribus parcourues ; mais un genre irrésistible, devenu une évidence, se fait sentir en lui, comme « cette force qui va » du vers de Victor Hugo, et la naissance et le fleurissement, la sève, disons mieux, de ce dernier, est son concept d'Iran : français par le goût de définir, large comme un philosophe d'Allemagne saurait le formuler, étincelant à la manière italienne, qu'il liait à la française, comme nous l'avons écrit dans ce même cahier (*La Poétique*, 1, p. 38.), et avec cette *grandezza* qui lui faisait prendre en horreur la caricature que Cervantès donnait du chevalier Don Quichotte !

Serait-ce là une sorte d'Eurasie idéale sortie de l'instinct conservateur et russophile¹ de Gobineau français par la forme et en quête d'une matière où incarner son besoin de vérité, -notion insensible aux logiciens de l'entendement mais inhérente à l'artiste - ? Et aussi à la raison qui juge !

Pour insister sur le point évoqué de la Russie, qu'il soit permis de reproduire ces lignes sur « *la grande raison du succès des Russes, vis-à-vis des Asiatiques. Ils sont des Asiatiques eux-mêmes et ne blessent ni les intérêts ni l'amour-propre ni le sentiment intime des Asiatiques, ce que les Anglais ne peuvent éviter de faire* ». (Comte de Gobineau, 1928, pp.58-59.)

3. Un conte iranien de forme française

Dans la *Guerre des Turcomans* nous laissons la Perse des voyages, et des récits qui tentent de retracer une aventure humaine dans un cadre éternel, mais plus évoqué que perçu directement, et semble ne se maintenir que le temps d'une fable, comme un songe à peine disparu. Nous quittons la prose pour le théâtre en quoi excellent les vrais

¹ «La Russie est donc incontestablement dans l'Asie centrale, la protectrice des partisans du Prophète ; des gens qui ne sont pas pour elle seulement des vaincus, mais bien des concitoyens d'un même état, traités avec la même faveur que les Chrétiens et pouvant jouir d'avantages absolument égaux à leurs yeux que ceux des Russes allemands des provinces de la Baltique. » (*Ce qui se passe en Asie*, op. supra cit., p. 57-58).

conteurs, à la manière voltairienne ! Gobineau fut homme de théâtre, et l'espace mythique auréole pour lui une volonté qui s'affirme et se nie à la fois, ou pour le dire avec le célèbre Schopenhauer, est libre. Il n'y a point à s'étonner qu'il ait mieux apprécié un festival scénique, qu'une académie des lettres où ne se pressent le plus souvent que des polémistes, sinon des courtisans et des flattés !

Le personnage a été amoureux et déçu, trompé de bonne foi par sa chère Leïla qui trouve plus convenable d'habiller son refus de demeurer avec lui par le beau mot de sacrifice, devient maçon à Téhéran, et s'enrôle dans l'armée. C'est le ton et le contenu du *Candide* de Voltaire, dans un Iran égal à la France, ou de toutes les aventures auxquelles notre littérature habitait ses lecteurs. Ce qui est original et difficilement imité dans un temps d'indifférence plus prononcé comme le nôtre où le monde court à la même vitesse vers un profit individuel et une catastrophe collective, c'est que la situation est réellement iranienne et la réflexion immédiatement et sympathique suivie par un Français. Telle fut l'adresse et aussi la capacité sentimentale de Gobineau : quelques lignes méritent d'être rapportées, et annulent toute idée courte moderne du dialogue ou conflit des civilisations, car nous sommes encore au temps de l'idéal d'une civilisation où les manières des Anges et des hommes, jusqu'aux pleurs des femmes et l'ironie enfantine parlent une même langue. Les différences de mœurs relèvent de l'habitude et non d'une structure complexe, car la nature humaine est un mystère, comme le reconnaissent les systèmes sérieux, mais aussi difficilement pénétrable qu'il plonge dans un abîme unique dont avertit toute vraie religion : la description de l'affrontement du héros principal et de ses camarades avec les Turcomans a la vérité du dessin, et l'œil reste français, un peu indifférent au pire, avec ce recul devant les choses et les malheurs, marque du goût aristocratique de l'éducation reçue par Gobineau :

« Les femmes et les enfants étaient venus à notre rencontre. Ce fut le moment le plus difficile à passer. Il paraît que, dans cette foule, il y avait des veuves de quelques jours, dont nous avions tué les maris et des mères qui étaient fâchées de ce que nous avions fait à leurs fils. Les femmes sont méchantes dans tous les pays du monde ; celles-là étaient atroces. Le moins qu'elles auraient voulu nous faire eût été de nous déchirer avec leurs ongles, si on les en eût laissées libres. Les enfants ne demandaient pas mieux que de nous traiter aussi mal, et, pour débiter, ils nous accueillirent par des hurlements et une volée de pierres. Par bonheur, les hommes ne se montrèrent pas du tout disposés à nous laisser abîmer et moitié grondant, moitié riant, donnant aussi çà et là quelques horions à ces furies, ils réussirent à nous introduire dans le camp et à mettre nos ennemis et leurs petits auxiliaires, sinon hors d'état de nous injurier, ce qui ne nous causait aucun mal, du moins hors de portée de nous mettre en sang. Quand nous fûmes tous rassemblés sur la place, on nous compta, et on nous avertit que ceux qui chercheraient à s'enfuir seraient tués aussitôt. Après cette déclaration, on nous distribua entre les différents cavaliers qui nous avaient pris, et dont nous devînmes les esclaves. Tel acquit ainsi dix prisonniers, tel autre cinq et celui-ci deux. Pour moi, je fus adjugé à un garçon encore très-jeune, qui m'emmena aussitôt chez lui. » (*Nouvelles Asiatiques*, « *La Guerre des Turcomans* », 1939)

4. Le discours de l'âme franco-iranienne

Parmi les erreurs métaphysiques cartésiennes, le célèbre penseur -terme qui vient en langue romane, du mot de poids, ce qui pèse—existentialiste allemand Rhénan Heidegger relève la réduction de l'âme à la pensée, ou à la conscience immédiate de celle-ci : il y a en effet une âme sensitive, une âme végétative, une âme mystique aussi, ailée poétique qui va jusqu'au feu éternel, à l'Empyrée ou au Ciel de Cristal ; l'âme franco-iranienne donne ainsi vie ou, plus exactement naît et renaît dans sa capacité d'offrir sa présence comme un miroir du paysage ; par un effet de magie, en quelque sorte. La preuve en est

donnée par ce morceau du conte cité, *La Guerre des Turcomans*, quand le jeune soldat engagé dans cette opération de pacification, comme on dirait à présent se trouve dégagé des liens de la captivité et de la servitude turcomane pour retrouver sa patrie et, par le détour de la cité sainte de Meshed, le chemin de Téhéran :

« Aga, me dit-il, tu n'es plus mon esclave, on t'a racheté ; tu es mon hôte, et tu vas partir pour Mechhed.

Je fus tellement saisi en entendant ces paroles, que je me crus sur le point d'étouffer, et il me sembla voir la tente tourner autour de moi.

- Est-ce vrai ? m'écriai-je.

- Que ces Iraniens sont bêtes ! dit la femme en riant ; qu'est-ce qu'il y a là d'extraordinaire ? Ton Gouvernement a racheté ses soldats au prix de dix tomans par tête. On aurait pu les lui vendre moins bon marché, mais puisque cette sottise est faite et que nous avons touché notre argent, va-t'en chez toi et ne fais pas le sot.

À peine entendis-je ce que disait cette créature. Il me passa comme une vision devant les yeux. Je vis, oui, je vis la jolie vallée du Khamsèh où je suis né ; j'aperçus distinctement le ruisseau, les saules, l'herbe touffue, les fleurs, l'arbre au pied duquel j'avais enfoui mon argent, ma belle, mon adorée Leïla dans mes bras, mes chasses, mes gazelles, mes tigres, mon cher Kérym, mon excellent Souleyman, mon bien brave Abdoullah, tous mes cousins, le bazar de Téhéran, la boutique de l'épicier et celle du rôtisseur, les figures des gens que je connaissais ; oui, oui, oui, ma vie entière m'apparut à cette minute, et une voix criait en moi : Tu vas la recommencer ! Je me sentis ivre de bonheur ! J'aurais voulu chanter, danser, pleurer, embrasser tous ceux qui se montraient à mon esprit, en ce moment de félicité suprême, et je me mis à pousser des cris d'angoisse. » (*Ibid.*)

L'individuation est un facteur, mieux même, la condition de toute sympathie. Nous ne le saisissons peu dans un monde devenu positiviste, où l'ensemble est tout et les parties, à vrai dire, ne sont rien -selon une sentence reprise par nous littéralement du médecin et philologue Emile Littré (1801-1881), militant de ce mouvement, dans son discours sur la « **Conservation, Révolution et Positivisme** (1852) », ce dernier considéré alors au XIX^{ème} siècle, comme une nouvelle religion sur les ruines de la Révélation : dans l'optique spirituelle et esthétique de Gobineau, au contraire, l'individuation, qu'elle soit celle des langues des idées ou des espèces est synonyme de haute vitalité. C'est elle qui est appréciée à travers les personnages iraniens.

En conclusion de son aventure, le héros téhéranais, -comme tout conte y oblige- retrouve sa bien-aimée Leïla et tout pourrait s'achever sans le réveil d'une âme qui retrouve dans l'Iran les malheurs de la France : les nommer serait blesser nos deux peuples, mais entendre un garçon iranien exposer ce que fut la vie du père de Gobineau, soldat traité ingratement, permet de clore cette identité, dont le concept trouble logiciens et philosophes du jour, et est pourtant une évidence pour celui qui fit connaître le fonds iranien au monde comme le socle de leur culture, à parler de l'esprit comme d'une hauteur et non comme d'un voile de l'utile !

« Quand je me vis officier, je voulus vivre avec mes pareils et je fis beaucoup de connaissances. Mais parmi eux, je m'attachai singulièrement à un Sultan, un garçon d'un excellent caractère. Il a vécu longtemps chez les Férynghys, où on l'avait envoyé pour faire son éducation. Il m'a raconté des choses très-curieuses. Un soir que nous avions bu un peu plus de thé froid qu'à l'ordinaire, il m'exprima des opinions que je trouvai parfaitement raisonnables.

- Vois-tu, frère, me dit-il, tous les Iraniens sont des brutes, et les Européens sont des sots. Moi, j'ai été élevé chez eux. On m'a mis d'abord au collège, et, ensuite, comme j'avais appris aussi bien que ces maudits ce qu'il faut pour passer les examens, j'entraî à leur école militaire, qu'ils appellent Saint-Cyr. J'y restai deux ans, comme ils font eux-mêmes, puis, devenu officier, je suis revenu ici. On a voulu m'employer ; on m'a demandé ce qu'il était à

propos de faire. Je l'ai dit, on s'est moqué de moi, on m'a pris en haine ; on m'a traité d'infidèle et d'insolent, et j'ai été mis sous le bâton. Dans le premier moment, j'ai voulu mourir parce que les Européens regardent pareil accident comme un déshonneur.

- Les niais ! m'écriai-je, en vidant mon verre.

- Oui, ce sont des niais, ils ne comprennent pas que tout chez nous, les habitudes, les mœurs, les intérêts, le climat, l'air, le sol, notre passé, notre présent rendent radicalement impossible ce qui, chez eux, est le plus simple. Quand je vis que ma mort ne servirait à rien du tout, je refis mon éducation. Je cessai d'avoir des opinions, de vouloir réformer, de blâmer, de contredire, et je devins comme vous tous : je baisai la main des Colonnes du Pouvoir, et je dis oui ! oui ! certainement ! aux plus grandes absurdités ! Alors on cessa peu à peu de me persécuter ; mais comme on continue à se défier de moi, je ne serai jamais que capitaine.

5. Conclusion : une double vue gobinienne

Dans quel corps vit cette âme franco-iranienne ? Dans celle d'un Français indubitablement, qui ne passa point sa vie en Iran, mais fit connaître non seulement les traits généraux du pays, mais écrivit cette belle *Histoire des Perses* que nos petits esprits refusent de rééditer, et qui peut se trouver à Téhéran ; de même aussi un *Traité des écritures cunéiformes* qui livre, en deux tomes, plus qu'ailleurs l'enthousiasme de Gobineau pour la terre qui l'honorera jusqu'au dernier jour, Dieu aidant ! Nous ne saurions mieux respecter son cheminement (un beau mot français, suivant Goethe, car il montre la formation du chemin par l'avancée), ou sa « méthode », dirait-on d'une manière pédantesque dans nos chaires, qu'en montrant par un bel extrait significatif que ce à quoi voulait ressembler le penseur et artiste Gobineau, ce dans quoi il se réfléchissait était l'Iran même ! Puisse-t-il avoir dans son pays d'adoption de nombreux imitateurs, tel est le vœu d'un gobiniste de toujours ! Quel autre auteur a-t-il assimilé l'Iran à son tempérament aristocratique et généreux ? Une vue externe à une vue interne, à l'expérience de soi ?

« Pour les Iraniens, ils aimaient le péril. Leur Principe Pur recevait leurs adorations et les recevait toutes. Le meilleur de l'univers provenait de lui, le représentait et, sans doute, au début, le suppléait. Cette partie matérielle devait donc avoir part aux hommages. On ne façonnait pas d'images ; on n'y songeait pas attendu qu'on n'avait aucune idée de la manière dont le Dieu bon était fait...C'était là une religion plus pittoresque que réfléchie, pauvrement pourvue du côté de l'argumentation. Pourtant, sans posséder la vérité, elle la sentait dans sa partie la plus noble et elle eut la gloire de faire apparaître au sein du monde occidental les notions d'une ferme moralité qu'on n'y avait encore jamais bien connues. Elle aimait Dieu et l'adorait non par pure crainte, mais par admiration et par amour. » (Comte de Gobineau, 1864, tome II, pp.300-1.)

Bibliographie

- Bénigne Bossuet Jacques, *Traité De la Connaissance de Dieu et de soi-même* (1679), Œuvres complètes de Bossuet, tome X, Paris, Lefebvre et Ledentu, 1836.
- Dortiguiet Pierre, revue trimestrielle *La Poétique*, Université Azad Islamique, 1, p. 38.
- Flandin, Eugène-Napoléon, *Voyage en Perse de MM. Eugène Flandin, peintre et Pascal Coste architecte attachés à l'Ambassade de France en Perse pendant les années 1840 et 1841 entrepris par l'ordre de M. le Ministre des Affaires Étrangères d'après les instructions données par l'Institut*, Paris, Gide et Baudry, 1851.
- Gobineau Arthur de, *Nouvelles asiatiques*, Paris, Gallimard, 1939.

- __, *Traité des écritures cunéiformes*, Paris, Firmin Didot, 1864.
- __, *Ce qui se passe en Asie et l'instinct révolutionnaire en France*, Les Cahiers Libres, Paris 1928.
- Voltaire, *Œuvres complètes*, tome XXXII, Paris, chez Antoine Augustin Renouard, 1819.
- R. Wagner et Louis II de Bavière, *Lettres 1864-1883*, Paris, Plon, 1960, introduction et choix par Blandine Olivier.

Archive of SID